

## Chien Bleu

Nadja

(Ecole des loisirs)

Assise au soleil devant sa maison, Charlotte jouait tranquillement avec sa poupée, quand elle vit un grand chien s'approcher d'elle. Un chien étrange, au pelage bleu, aux yeux verts brillants comme des pierres précieuses.

« Pauvre chien bleu », dit-elle en le caressant, « tu as l'air abandonné. » Elle partagea avec lui son pain au chocolat. Le soir même, dans sa petite chambre, Charlotte entendit un grattement à la fenêtre. Le chien bleu était là. Elle sauta dans le jardin pour le rejoindre. Chien Bleu revint tous les soirs. Charlotte bavardait avec lui en le caressant tendrement. Au bout d'un petit moment, il frottait son nez contre sa joue pour lui dire au revoir et se sauvait. Charlotte s'endormait en pensant à lui.

Mais un soir pendant le bain, sa maman lui dit :

« Je ne veux pas que tu joues avec ce chien. On ne sait pas d'où il vient, il est peut-être méchant ou malade. De toute façon, je ne veux pas de chien à la maison. »

- Mais, Maman, il n'est pas malade ni méchant ! protesta Charlotte. « Je reste juste un petit peu avec lui et après je me couche. Je l'aime tellement, on ne peut pas le garder ? »

- Pas question, répondit la maman. J'ai dit non, c'est non. »

Quand Chien Bleu vint à la fenêtre selon son habitude, Charlotte était si triste qu'elle pouvait à peine parler.

« Je n'ai plus le droit de te voir, dit-elle d'une voix entrecoupée de sanglots, maman ne veut pas. » Chien Bleu la regarda longuement, puis il fit demi-tour et disparut dans la nuit.

La maman de Charlotte, voyant sa petite fille si triste, voulut la distraire de son chagrin. Par une belle journée, elle l'emmena en pique-nique dans les bois. Après le déjeuner, elle lui tendit un petit panier et lui dit : « Regarde bien le long des chemins et sous les buissons. Je suis sûre que tu trouveras des fraises des bois. Mais ne t'éloigne pas. » Charlotte s'enfonça dans le bois. Comme elle trouvait de plus en plus de fraises, sans s'en rendre compte, elle s'éloigna de plus en plus de l'endroit où ses parents pique-niquaient. Quand le panier fut plein, elle voulut retourner sur ses pas. Mais elle se trompa de chemin et alla dans le mauvais sens. Elle appela de toutes ses forces, personne ne répondit. Charlotte se rendit compte qu'elle s'était perdue.

Elle entendit de drôles de craquements tout près d'elle. Elle se mit à courir, mais les bruits se rapprochèrent. Il faisait sombre, elle ne voyait pas les pierres sur le chemin et buta contre l'une d'elles. Elle tomba de tout son long. Terrifiée, elle vit une immense silhouette se précipiter sur elle. Lorsque l'animal fut tout près, Charlotte poussa un cri de surprise : c'était Chien Bleu, qui l'avait suivie à la trace et retrouvée dans la forêt ! Elle l'enlaça de toutes ses forces.

« Tu vas me ramener à la maison ? » demanda-t-elle. « Il faut s'abriter pour la nuit », répondit Chien Bleu. « Il ne faut pas réveiller l'Esprit des bois. Demain, nous rentrerons. » Il trouva une caverne dans les rochers, ramassa des brindilles. Lorsqu'il souffla dessus, les

flammes s'élevèrent, réchauffant la petite fille. « Dors, maintenant », lui dit-il. « Je veille sur toi. »

Mais, au cœur de la forêt profonde, une odeur inconnue éveilla l'Esprit des bois.

« Qui est entré dans ma forêt sans ma permission ? » gronda-t-il.

Transformé en panthère noire, il se glissa silencieusement à travers les herbes. A la lueur du feu, il aperçut Chien Bleu et la petite fille endormie à ses côtés.

« J'en ferais bien mon dîner », se dit-il en avançant dans la lumière. Les babines retroussées, Chien Bleu se leva grondant sourdement.

« Misérable chien », s'écria la panthère furieuse.

« Tu crois que tu m'empêcheras de me saisir de mon bien ? Tout ce qui est dans cette forêt m'appartient ! »

Chien Bleu bondit, tous crocs dehors, griffes en avant. Toute la nuit, ils luttèrent, essayant de déchirer de leurs énormes crocs, monstres écumants de fureur. La panthère était terriblement forte, Chien Bleu se battait vaillamment, mais ses forces faiblissaient. Au petit matin, Chien Bleu sentit la panthère reculer sous ses coups, éviter la bataille. Elle semblait terrifiée. Sa voix tremblante supplia : « tu as gagné, laisse-moi partir... ».

C'était le jour qui faisait peur à la panthère. Si le soleil se montrait, elle disparaîtrait en fumée, car l'Esprit des bois n'a le droit d'apparaître que la nuit. Chien Bleu la laissa s'enfuir, il n'avait plus rien à craindre à présent. Lorsque Charlotte se réveilla, Chien Bleu dormait, épuisé.

« Debout, gros paresseux », lui dit-elle joyeusement, « il faut rentrer ! »

« Monte sur mon dos », dit Chien Bleu en s'étirant et en baillant, « nous irons plus vite. »

Chien Bleu galopa à travers champs ; il allait si vite que Charlotte avait l'impression de voler.

Arrivés à la maison, ils entendirent pleurer les parents de Charlotte, désespérés d'avoir perdu leur petite fille chérie. Ils l'avaient cherchée tout le jour, toute la nuit, sans pouvoir la trouver.

« Je suis là ! » cria Charlotte en ouvrant la porte. « Chien Bleu m'a sauvée ! »

Plus tard la maman de Charlotte s'écria, en tenant bien fort sa petite fille dans ses bras :

« Dire que je ne voulais pas que tu gardes ce chien ! »

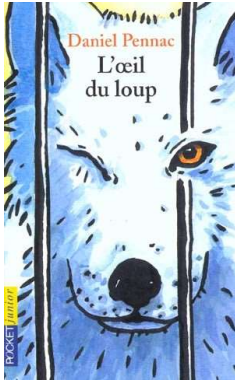
« Comment va-t-on l'appeler ? » demanda le papa.

« Il s'appelle chien Bleu ! » dit Charlotte.

Quand elle alla se coucher, Charlotte demanda à Chien Bleu :

« Veux -tu rester avec moi pour toujours ? »

Chien Bleu s'étendit auprès du lit et posa sa tête près de la tête de la petite fille. « Dors, petite fille, murmura-t-il, je resterai toujours auprès de toi.



**L'œil du loup Daniel Pennac (Pocket Junior)**

**Chapitre III : L'œil de l'homme**

Ce n'est pas la première fois qu'on demande son nom au garçon. Les autres enfants, au début. . .

"Eh, toi, tu es nouveau par ici ?

— D'où viens-tu ?

— Qu'est-ce qu'il fait ton père ?

— T'as quel âge ?

— T'es en quelle classe ?

— Tu sais jouer au Belvédère ?" Des questions d'enfants.

Mais la plus fréquente était justement celle que le loup venait de poser à l'intérieur de sa tête : « Comment tu t'appelles ? »

Et personne ne comprenait jamais la réponse du garçon.

« Je m'appelle Afrique.

— Afrique ? C'est pas un nom de personne, ça, c'est un nom de pays !»

On riait.

« C'est pourtant comme ça que je m'appelle : Afrique.

— Sans blague ?

— Tu rigoles ?

— Tu te moques de nous ou quoi ?"

Le garçon choisissait un regard bien particulier et demandait calmement : « Est-ce que j'ai l'air de rigoler ? »

Il n'en avait pas l'air.

« Excuse-nous, on plaisantait...

— On ne voulait pas te. . . .

-- On ne...

Le garçon levait la main et souriait doucement pour montrer qu'il acceptait les excuses.

« Bon, je m'appelle Afrique, c'est mon prénom. Et mon nom de famille, c'est N'Bia. Je m'appelle Afrique N' Bia."

Mais le garçon sait bien qu'un nom ne veut rien dire sans son histoire. C'est comme un loup dans un zoo : rien qu'une bête parmi les autres si on ne connaît pas l'histoire de sa vie.



**Baya l'étrangère** Emmanuelle Halgand  
(*Versant Sud jeunesse*)

« Elle est arrivée à Boujda en mai. Je m'en souviens très bien. J'étais toute petite à l'époque. Mon frère et moi jouions à l'entrée du village. Elle portait de lourds bagages et semblait fatiguée. Sans doute venait elle de faire un long chemin ? Nous n'avons jamais su d'où elle venait. Elle est arrivée à Boujda, c'est tout.

Mais j'oublie de me présenter. Je suis Myriam. Je suis née ici, il y a bien longtemps...

Je vais vous raconter l'histoire de Baya, l'étrangère du mois de mai.

En ce temps-là, les villageois étaient très pauvres et personne ne venait jamais s'installer chez nous. L'arrivée de Baya, une inconnue, fut un événement.

On ne peut pas dire que le village l'ait bien accueillie. Au contraire, tous se méfiaient d'elle. Ma mère nous répétait sans cesse : « les enfants n'approchez pas de cette femme. Elle n'est pas d'ici, nous ne savons pas qui elle est, ni ce qu'elle veut. »

Les habitants observèrent son installation dans la grande maison abandonnée sur la place du village. C'était une ruine. Les jours de pluie, il y avait plus d'eau dedans que dehors. Mais personne n'aida Baya qui arrangea finalement si bien sa maison qu'elle devint presque aussi jolie qu'elle.

Qu'importaient le jour et l'heure, qu'importait le temps qu'il faisait, chaque fois que la jeune femme croisait le regard d'un villageois, elle avait un sourire et un mot gentil. Personne n'y répondait.

Les uns détournaient les yeux, les autres changeaient de côté.

Pourtant, Baya demeurait digne.

Quant à moi, je lui rendais visite secrètement chaque jeudi après midi, profitant de l'absence de mes parents et de mon petit frère partis en ville pour vendre les récoltes.

Qu'ils étaient doux les jeudis avec Baya !

Nous nous installions confortablement pour prendre le thé, le meilleur de toute ma vie, et savourer les délicieuses pâtisseries qu'elle avait préparées pour nous.

Elle me racontait des histoires et le temps semblait s'arrêter dans sa jolie maison.

Un jour Baya me demanda : « ma petite Myriam, sais-tu pourquoi les malades sont chassés du village ? »

Je répondis à Baya combien nous avons peur d'attraper des maladies et que c'est pour cette raison que les malades étaient chassés.

« Le village est pauvre, dis-je, nous n'avons pas d'argent pour nous soigner. »

« Je comprends Myriam, mais voir ces pauvres gens seuls sur les routes, affamés et sans même un toit pour vivre, cela m'est insupportable, insupportable. »

C'est à partir de ce jour que tout commença à changer.



**La peau bleue.** Ch Leourier, (*nouvelle*)

L'habitant des étoiles et autres récits extra-terrestres,  
*Gallimard*

Ils ont dit que j'avais la peau bleue.

Ils ont ri et ils se sont enfuis.

Ils n'ont pas voulu que je joue avec eux.

Ils ont dit que je venais d'ailleurs, qu'ils ne voulaient pas de moi dans leurs jeux.

Ils ont dit : « Ceux qui ont la peau bleue sentent mauvais » ;

Et aussi : « Retourne chez toi, sale gor. »

Alors j'ai pleuré, et ils ont dansé autour de moi. Eux, ils riaient.

Où c'est chez moi ? Je n'ai pas demandé à venir.

Ils riaient et j'ai voulu me battre avec eux.

Ils ont dit : « On ne se bat pas avec une peau bleue ». Ils se sont enfuis.

Elle s'est approchée.

Elle souriait.

Elle a essuyé les larmes sur mes joues avec sa main.

Elle était si jolie, avec ses grands yeux verts et ses cheveux blonds.

Elle sentait si bon, peut-être à cause des fleurs dans ses tresses.

Elle a dit : « Ne fais pas attention à eux, ce sont des petits, ils sont bêtes. »

Elle a dit : « Moi, j'ai douze ans. »

Elle a pris ma main : je me sentais tout intimidé.

Je n'avais plus envie de pleurer.

Elle a dit : « Viens près de la rivière. »

Nous y sommes allés. Il y avait les bateaux.

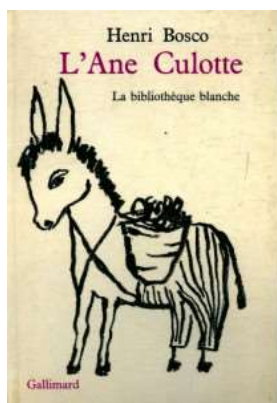
On a lancé des pierres dans l'eau, à celui qui les jetterai le plus loin. Au début, j'ai fait bien attention à ne pas les lancer trop fort, pour ne pas la vexer. Puis, j'ai oublié et mes cailloux sont allés loin, loin, presque sur l'autre rive.

Elle a dit : « Tu es drôlement fort. »

Ensuite, nous avons cueilli des fleurs. Je me sentais bien.

Puis elle a demandé : « Est-ce que tous les gors sont aussi bleus que toi ? »

Et j'ai eu, de nouveau, envie de pleurer.



### L'âne Culotte Henri Bosco (Gallimard)

#### *Extrait*

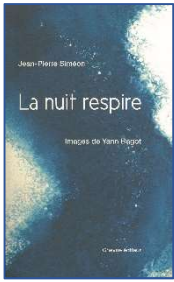
À première vue, un âne comme beaucoup d'ânes, un âne moyen ; non pas un âne pétulant, un de ces ânes qui sentent encore le lait de l'ânesse, qui cabriolent sur les talus, qui ruent dans les brancards, lèvent la croupe et braient comme douze trompettes dès qu'ils reniflent l'odeur enivrante de l'âne, et Dieu sait que c'est une odeur répandue !... Pas davantage un de ces vieux ânes butés, qui marchent le museau entre leurs pattes, sournois, rusés, aigris, la lippe baveuse, méditant la ruade, le coup de dent, l'arrêt brusque, le départ en trombe et qui, patients sous les plus rudes volées de bois vert, attendent de passer devant une mare fangeuse pour courir s'y vautrer avec toute leur charge sur le dos.

Non !

Mais un âne discret, un âne un peu sur le retour, peut-être, le poil gris, bien brossé ; un âne à l'oreille nonchalante, un âne à l'œil modeste ; un âne à la démarche mesurée ; un âne sans insolence ni bassesse ; un âne qui se savait âne et ne rougissait point de l'être, mais qui l'était bien ; qui savait marcher, s'arrêter, repartir, tourner, boire, brouter, regarder, écouter, obéir, tout comme un âne ; un âne qui aimait certainement la réflexion ; un âne qui avait beaucoup vu, beaucoup appris, beaucoup retenu dans sa vie ; un âne qui avait beaucoup pardonné ; un âne affectueux, sensible aux bonnes manières, poli dans ses contacts avec les ânes et déférent sans platitude dans ses relations avec les hommes ; un âne qui pouvait se présenter partout, chez l'épicier, à la porte de l'auberge, devant l'Hôtel de Ville, sans causer un de ces bruyants scandales d'âne, comme en provoquent quelquefois par leurs cris et leur attitude incongrue les autres ânes ; un âne pour tout dire qui se trouvait à sa place aussi bien dans son écurie que sur le parvis de l'église ; un âne doué d'âme, bon aux faibles, honorant ses dieux ; un âne qui pouvait passer partout la tête haute, car il était honnête ; un âne qui, s'il y avait une justice parmi les ânes, eût été la gloire de sa race.

Hélas ! toutes ces admirables qualités, qui lui valaient beaucoup de considération dans le village, elles risquaient chaque année, à l'entrée de l'hiver, de tomber dans l'oubli. Cette estime qu'on lui témoignait et dont à part soi il faisait certainement ses délices, il était menacé de la perdre dès les premiers froids de décembre. Car alors cet âne parfait portait des pantalons. A vrai dire, ces pantalons ne recouvraient que ses deux pattes antérieures. C'étaient de beaux pantalons de velours brun, côtelé, luisant, attachés au poitrail et au cou par des bretelles de cuir astiquées. L'échine et l'arrière-train recevraient la protection d'une couverture de laine et un bât sanglé avec soin fixait ce remarquable équipement.





## **La différence**

Recueil La nuit respire

J.Pierre Siméon

*(Cheyne)*

Pour chacun une bouche deux yeux  
Deux mains deux jambes

Rien ne ressemble plus à un homme  
Qu'un autre homme

Alors  
Entre la bouche qui blesse  
Et la bouche qui console

Entre les yeux qui condamnent  
E les yeux qui éclairent

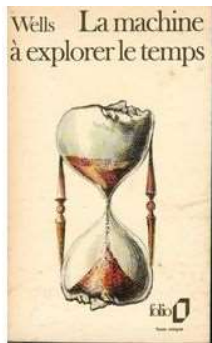
Entre les mains qui donnent  
Et les mains qui dépouillent

Entre le pas sans trace  
Et les pas qui nous guident

Où est la différence  
La mystérieuse différence ?

Jean-Pierre Siméon





## **La machine à explorer le temps**

Herbert George Wells

(Gallimard Jeunesse)

Extrait : Rencontre avec des créatures de l'Âge d'Or

***Un savant a inventé une machine qui lui permet de voyager dans le temps. Il vient d'arrêter sa machine et se retrouve brusquement au temps d'une civilisation avancée, L'Âge d'or.***

En un instant nous étions face à face, cet être fragile et moi. Il s'avança sans hésiter et se mit à me rire au nez. L'absence de tout signe de crainte dans sa contenance me frappa tout à coup. Puis il se tourna vers les deux autres qui le suivaient et leur parla dans une langue étrange, harmonieuse et très douce.

D'autres encore arrivèrent et j'eus bientôt autour de moi un groupe d'environ huit ou dix de ces êtres exquis. L'un d'eux m'adressa la parole. Il me vint à l'esprit, assez bizarrement, que ma voix était trop rude et trop profonde pour eux. Aussi je hochai la tête, et lui montrant mes oreilles, je la hochai de nouveau. Il fit un pas en avant, hésita et puis toucha ma main. Je sentis alors d'autres petits et tendres tentacules sur mon dos et mes épaules. Ils voulaient se rendre compte si j'étais bien réel. Il n'y avait rien d'alarmant à tout cela. De fait, il y avait dans les manières de ces jolis petits êtres quelque chose qui inspirait la confiance, une gracieuse gentillesse, une certaine aisance puérile. Et d'ailleurs ils paraissaient si frêles que je me figurais pouvoir renverser le groupe entier comme un jeu de quilles. (...)

Puis je cherchai à nouveau ce qu'il y aurait à faire pour communiquer avec mes hôtes.



### **Portrait de l'autre**

Robert Gélis(1938 - ...)

*Romancier et poète pour la jeunesse*

Poèmes à tu et à toi  
(*Anthologie Poche*)

L'Autre :

Celui d'en face, ou d'à côté,  
Qui parle une autre langue  
Qui a une autre couleur,  
Et même une autre odeur  
Si on cherche bien...

L'Autre :

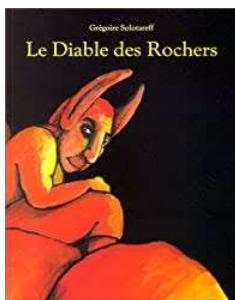
Celui qui ne porte pas l'uniforme  
Des bien-élevés,  
Ni les idées  
Des bien-pensants,  
Qui n'a pas peur d'avouer  
Qu'il a peur...

L'Autre :

Celui à qui tu ne donnerais pas trois sous  
Des-fois-qu'il-irait-les-boire,  
Celui qui ne lit pas les mêmes bibles,  
Qui n'apprend pas les mêmes refrains...

L'Autre :

N'est pas nécessairement menteur, hypocrite,  
Vaniteux, égoïste, ambitieux, jaloux, lâche,  
Cynique, grossier, sale, cruel...  
Puisque, pour Lui, l'AUTRE...  
C'est Toi



## **Le diable des rochers**

Grégoire Solotareff

*(L'école des Loisirs)*

Cette histoire s'est passée dans un pays aux étranges habitants, un peu chats, un peu lapins, mais aussi un peu humains. Il y avait dans ce pays un petit village perché sur une falaise. Parfois, les jours de tempête - et les tempêtes étaient terriblement nombreuses - les vagues s'élevaient si haut qu'elles attrapaient les enfants et même les adultes, les fracassaient plus bas sur les rochers avant de les noyer dans un tourbillon d'eau noire. Il y avait dans ce village un petit garçon qui avait les oreilles un peu plus recourbées que les autres enfants, mais à peine, il était souvent décoiffé, mais pas beaucoup plus que les autres enfants, et les adultes disaient souvent : « Eh ! Là ! Petit diable ! Où vas-tu comme ça ? Ou encore son grand-père lorsqu'il le voyait : « Voilà encore Jason coiffé à la diable ! N'as-tu donc pas de peigne chez toi ? »

Trop malheureux d'entendre les moqueries des autres enfants qui ne se privaient pas eux non plus, ce petit garçon prit un jour ses affaires, s'enfuit de chez lui, et personne - je dis bien : personne - n'en entendit parler. Si l'on était descendu au pied de la falaise à quelques kilomètres du village - ce que personne ne faisait, même par beau temps - on aurait peut-être aperçu un petit garçon aux oreilles un peu trop recourbées, plus tard devenu un jeune homme assez bizarre, enfin un adulte à la barbe rousse et aux cheveux couleur de feu. Il habitait une grotte dans le rocher et se nourrissait de poisson cru, d'herbe grasse et salée qui pousse sur les falaises, de coquillages et d'eau de pluie. Ce monstre s'était lui-même donné le nom de Diable des Rochers. Un jour il y eut un ouragan. Une vague plus grande que les autres vint du fond de l'horizon frapper la côte, grimpa sur la falaise, heurta de plein fouet le village, entra dans un jardin, et ne se retira pas toute seule. Elle entraîna avec elle une petite fille et la fit disparaître avant même que ses parents aient pu s'en apercevoir. Le Diable des Rochers qui s'amusait d'habitude de l'imprudence des habitants du village qui s'étaient moqué de lui autrefois, eut pitié de la petite fille. Lorsqu'il la vit peu après se débattre tout en bas dans l'eau sombre, il décida qu'elle ne devait pas mourir et plongea à son secours. Il la sauva de justesse. La petite fille était épuisée. Après avoir transporté l'enfant dans sa grotte, il fit sécher ses habits puis la nourrit avec ce qu'il s'appropriait lui-même à manger pour son dîner, c'est-à-dire cette fois un poisson cru et quelques herbes.

« Mais je déteste le poisson cru ! » s'écria la petite fille.

" C'est horrible ! "

« Bon ! » lui dit le Diable des Rochers. « Ne le mange pas, ce n'est pas grave ! Je vais te chercher des coquillages, sans doute les préfères-tu ? »

La petite fille pensa : « Les coquillages non plus je ne les aime pas. »

Mais elle n'osa pas le lui crier alors qu'il redescendait déjà le long de la falaise pour aller les lui chercher. A sa grande surprise le Diable des Rochers put parler à la petite fille et l'approcher sans qu'elle s'en inquiétât ou manifestât la moindre peur. Elle mangea le

coquillage puis il la regarda s'endormir. Il décida de la garder auprès de lui pour toujours. Au village, on pleura des jours et des jours sans parvenir à se consoler de la disparition de la petite fille que l'on croyait perdue à jamais. C'était la plus douce, la plus gentille des petites filles. Les jours ressemblaient à des nuits. Même le ciel ne s'éclaircissait pas. On garda les volets fermés et personne ne sortait plus. Mais bien vite Angélique - c'était son nom et elle était bien vivante - s'ennuya de ses parents et de ses frères et soeurs. Elle voulut retourner au village. Le diable des Rochers en fut si malheureux qu'il le lui interdit.

« Tu ne peux pas grimper toute seule jusqu'au village ! lui cria-t-il du fond de la caverne.  
« Si tu essaies de t'échapper, tu tomberas dans la mer, et cette fois je n'irai pas te chercher ! »

« Je suis une petite fille, j'ai le droit de vivre chez mes parents ! » lui dit-elle. " « Laisse-moi partir, je t'en supplie ! Tu as été si bon pour moi ! »

Le Diable des Rochers réfléchit. Il se sentit si triste de devoir aider lui-même la petite fille à le quitter qu'il n'en eut d'abord pas le courage. Mais à la nuit tombée, il la prit sur son épaule et grimpa jusqu'au bord du champ qu'elle devait traverser pour se rendre chez elle.

En regagnant sa cachette, il se mit à sangloter. Mais personne ne l'entendit. Angélique courait déjà vers sa maison sur le chemin éclairé par la lune. Angélique ne dit rien au village de la présence du Diable des Rochers de peur qu'on ne lui fit du mal. Et dès qu'elle en eut l'occasion, elle courut lui apporter quelques provisions.

« Ohé ! » s'écria-t-elle quelques jours plus tard.

« Diable des Rochers ! Viens me voir, je suis revenue ! ».

Au bout de quelques instants, le monstre apparut. Il fut si ému de la revoir qu'il ne put toucher aux pâtisseries qu'elle lui avait apportées. Enfin il se décida à les goûter, et elle lui apprit cette petite chanson qu'elle aimait :

*La pluie viendra*

*J'aime bien la pluie*

*Mais si elle ne vient pas*

*Je n'en ferai pas une maladie*

*Car mon amie*

*N'aime pas la pluie.*

Le soir venu, au moment où ils durent se quitter, il lui fit promettre de revenir le lendemain et tous les jours ensuite. Elle le lui promit.

Malheureusement elle ne vint pas le lendemain, car elle ne le pouvait pas sans éveiller les soupçons de ses parents. Et puis elle tomba malade. Elle dut rester au lit pendant de longues semaines et n'avait aucun moyen de prévenir le Diable des Rochers qui devait l'attendre chaque jour. Ne voyant personne, soir après soir, mourant de tristesse parce qu'il croyait avoir été abandonné pour toujours, le pauvre monstre retournait dans sa caverne, perdant tous les jours un peu d'espoir et de forces. Bien sûr, un jour, la petite fille guérit. Et dès qu'elle fut sur pied, elle courut à la falaise.

« Ohé ! Diable des Rochers ! Viens me voir, je suis revenue ! » s'écriait-elle comme avant, tout le long du chemin qui montait à la côte. Affaibli par des jours et des jours sans

nourriture, le monstre mit un long moment à venir à sa rencontre. Quand elle le vit, elle le reconnut à peine : il avait maigri et son regard était d'une grande tristesse. Elle eut cette fois presque peur de lui. Malheureusement, il s'en aperçut et, quand il la quitta, il finit de perdre le peu de forces qui lui restait. Si bien qu'en regagnant sa cachette il glissa, dégringola et disparut dans une crevasse dont lui-même ne connaissait pas le fond.

Affolée, Angélique se pencha au-dessus du vide et ne vit, entre les rochers, que la mer sombre qui grondait doucement, comme pour annoncer une tempête.

Alors elle se précipita au village, alerta ses parents, les amis de ses parents, le maire et d'autres gens encore. Tout le monde lutta jusqu'à tard dans la nuit. Angélique fut particulièrement fière de son père à qui elle avait tout raconté et qui fit tout pour sauver le pauvre monstre. Finalement on le retrouva blessé, en train de se noyer, mais encore en vie. Il fut hissé avec des cordes et des bouées, transporté à l'hôpital et soigné. Il se rétablit peu à peu. Le temps a passé dans ce pays comme dans le nôtre. Le Diable des Rochers se remit tout à fait de ses blessures. Il vit à présent dans une maison toute petite mais suffisante, que l'on appelle " la Maison rouge ", au bout du champ, celui-là même où il déposait autrefois Angélique quand elle regagnait le village après lui avoir rendu une de ses visites. Et lorsque l'on approche de la " Maison rouge ", si le vent ne souffle pas trop fort, on entend souvent cette chanson :

*La pluie viendra*

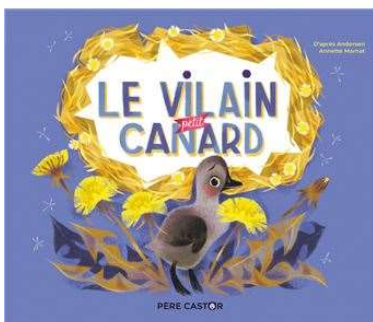
*J'aime bien la pluie*

*Mais si elle ne vient pas*

*Je n'en ferai pas une maladie*

*Car mon amie*

*N'aime pas la pluie*



## Le vilain petit canard

Conte d'Andersen

(Père Castor)

**Une cane couvait ses œufs depuis longtemps et se languissait que ses canetons ne sortent pas. Enfin les œufs craquèrent les uns après les autres. Seul, l'œuf le plus gros ne perça pas...**

Enfin le gros œuf creva. - Pip ! Pip ! dit le petit en sortant. Il était grand et laid. La cane le regarda.

« Voilà un caneton terriblement gros, dit-elle ; aucun des autres ne lui ressemble ; ce ne serait pas tout de même un dindonneau ; enfin, on verra ça bientôt ; il faudra qu'il aille à l'eau, quand je devrais l'y pousser à coups de patte. »

Le lendemain, il fit un temps délicieux ; le soleil brillait sur les bardanes vertes. La mère cane vint au bord de la douve avec toute sa famille. Plouf ! elle sauta dans l'eau.

- Coin, coin, dit-elle.

Et les canetons plongèrent l'un après l'autre ; l'eau leur passait par-dessus la tête, mais ils revenaient tout de suite à la surface et nageaient gentiment ; leurs pattes s'agitaient comme il faut, et tous étaient là, même le gros gris si laid nageait avec les autres.

- Non, ce n'est pas un dindon, dit la cane ; regardez-moi comme il sait bien se servir de ses pattes, et comme il se tient droit ! C'est bien un petit à moi ! et, en somme, il est tout à fait beau, à bien le regarder ! Coin, coin !... venez avec moi maintenant, que je vous mène dans le monde, et vous présente dans la cour des canards, mais tenez-vous toujours près de moi, afin qu'on ne vous marche pas sur les pattes et méfiez-vous du chat.

Et ils arrivèrent dans la cour des canards. Le vacarme y était effroyable, parce que deux familles se disputaient une tête d'anguille, et ce fut le chat qui l'attrapa.

- Voyez, c'est ainsi que va le monde, dit la mère cane. Et elle se frotta le bec, car elle aurait voulu avoir la tête d'anguille, elle aussi.

- Jouez des pattes, dit-elle, et tâchez de vous dépêcher, et courbez le cou devant la vieille cane, là-bas ; c'est elle qui a le plus haut rang de toutes ici ; elle est de race espagnole, c'est pourquoi elle est grosse, et vous voyez qu'elle a un ruban rouge à la patte : c'est magnifique, cela, c'est la plus haute distinction qu'une cane puisse avoir, cela signifie qu'on ne veut pas s'en défaire, et que les animaux et les hommes doivent la reconnaître. Allons, grouillez-vous... ne vous mettez pas dans mes pattes, un caneton bien élevé marche en écartant les pattes, comme père et mère. C'est bien ! maintenant, courbez le cou et dites : coin, coin ! Et les petits obéissaient. Mais les autres canes, tout autour, les regardaient et disaient à voix haute :

- Regardez-moi ça ; nous allons avoir une famille de plus ; comme si nous n'étions pas assez nombreux déjà. Et fi ! quelle mine a l'un de ces canetons ! Celui-là, nous n'en voulons pas !

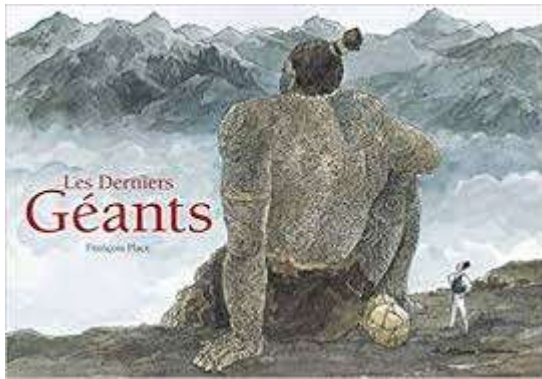
Et aussitôt une cane de voler et de le mordre au cou.

- Laisse-le tranquille, dit la mère, il ne fait rien à personne.

- Non, dit la cane qui avait mordu, mais il est trop grand et cocasse, il faut le taquiner.
- Ce sont de beaux enfants que vous avez, la mère, dit la vieille cane ornée d'un ruban à la patte. Tous beaux à l'exception de celui-là ; je voudrais que vous puissiez le refaire.
- Ce n'est pas possible, madame, dit la mère cane. Il n'est pas beau, mais il a très bon caractère, et il nage aussi joliment qu'aucun des autres. Et même, j'ose ajouter que, selon moi, il embellira ou deviendra un peu plus petit avec le temps. Il est resté trop longtemps dans son oeuf, c'est pourquoi il n'a pas eu la taille convenable.

Et elle lui lissa son plumage.

- D'ailleurs c'est un canard, dit-elle, ça n'a donc pas autant d'importance. Je crois qu'il sera vigoureux et qu'il fera son chemin.



## **Les derniers Géants**

François Placé  
(*Casterman*)

Extrait

Ils étaient neuf, cinq Géants et quatre Géantes. Enluminés de la tête aux pieds, y compris sur la langue et les dents, d'un embrouillamini délirant de tracés, de volutes, d'entrelacs, de spirales et de pointillés d'une extrême complexité. À la longue, on pouvait discerner, émergeant de ce labyrinthe fantasque, des images reconnaissables : arbres, plantes, animaux, fleurs, rivières, océans, un véritable chant de la terre dont la partition dessinée répondait à la musique de leurs nocturnes invocations célestes. Dire qu'il ne me restait que deux carnets pour tenter de représenter tout cela ! Je dus écrire et dessiner si finement que les pages de mes carnets ressemblèrent à des peaux de Géant.

Eux-mêmes s'amusaient énormément à me voir œuvrer. C'était un spectacle dont ils ne se lassaient pas, et je compris alors qu'aucun d'entre eux ne savait dessiner.

D'où venaient alors ces gravures qui couraient de la plante de leurs pieds jusqu'au sommet de leurs crânes ? J'avais repéré, parmi les figures décorant le large dos d'Antala, le plus grand d'entre eux, neuf silhouettes humaines que j'interprétai comme une représentation de leur peuple. Et voici qu'un dixième personnage se mit à apparaître au milieu d'elles, d'abord imprécis, puis de mieux en mieux discernable ; plus petit que les autres, il portait un haut-de-forme !

De plus, leur peau semblait réagir aux plus infimes variations d'atmosphère : elle frissonnait au moindre souffle de vent, se moirait d'éclats mordorés au soleil, tremblait comme la surface d'un lac ou prenait les teintes sombres et orageuses de l'océan dans la tempête.

Je compris alors pourquoi ils me regardaient parfois avec pitié. Davantage que ma petite taille, c'était ma peu muette qui les peinait : j'étais un être sans parole.